

Savannah

La dernière journée que j'ai vécue en tant qu'Humaine a commencé comme n'importe quel autre lundi d'avril dans le Texas de l'Est. Bon, bien sûr, toutes sortes de signes annonçaient l'effondrement imminent de mon univers familial, mais je n'ai pas su les reconnaître avant qu'il ne soit trop tard.

Par exemple, ce matin-là, quand je me suis réveillée dans un état pitoyable — alors que je venais de dormir neuf heures d'affilée et que je n'ai jamais été malade de ma vie —, j'aurais dû me douter que quelque chose de grave se tramait.

— Bonjour, ma chérie. Ton petit déjeuner t'attend sur la table, m'a lancé Granny quand j'ai débarqué dans la cuisine.

Ma grand-mère est la contradiction incarnée. La douceur de son sourire contraste avec la fermeté de sa voix, un mélange que l'on rencontre fréquemment dans le Sud. Imaginez une main de fer dans un gant de velours.

— Allez, mange. Je vais chercher mes chaussures.

J'ai hoché la tête et me suis affalée sur une des chaises branlantes devant la table. En matière de cuisine, on peut dire que Granny est un vrai cordon-bleu. Elle

prépare la meilleure bouillie d'avoine au monde, avec du sirop d'érable, du sucre brun et une tonne de beurre, juste comme je l'aime. Sauf que ce jour-là, on aurait dit une mixture sans aucun goût. J'ai calé au bout de deux cuillerées et j'ai tout jeté dans la poubelle sous l'évier, une seconde avant que ma grand-mère réapparaisse.

— Déjà fini ? m'a-t-elle demandé avant de boire son thé avec ce bruit d'aspiration qui me tape sur les nerfs.

— Euh, oui.

Quelle menteuse... Pour que Granny ne me voie pas rougir, je lui ai tourné le dos et j'ai déposé le bol et la cuillère dans l'évier. D'un simple coup d'œil, elle aurait deviné que je venais de jeter le petit déjeuner qu'elle m'avait préparé.

— Et ton infusion ?

Oups. J'avais oublié mon breuvage quotidien, que Granny préparait tout spécialement pour moi avec les herbes qu'elle bichonnait pendant des mois dans le jardin, à l'arrière de notre maison.

— Désolée, Granny, je n'ai pas le temps. Je ne suis pas encore coiffée.

— Rien ne t'empêche de boire en te coiffant !

Elle m'a tendu ma tasse. Son large sourire, qui illuminait son visage aux pommettes saillantes, ne suffisait pas à masquer son intransigeance.

Alors, avec un soupir, j'ai emporté la tasse avec moi dans la salle de bains, et je l'ai posée sur la tablette de manière à avoir les mains libres pour livrer bataille à ma tignasse de boucles couleur carotte.

— Tu as fini ton thé, ça y est ? m'a demandé Granny dix minutes plus tard, alors que je finissais de dompter mes cheveux en une longue queue-de-cheval.

— Gna, gna, gna, ai-je marmonné.

— J'ai tout entendu, mademoiselle !

Sa réaction m'a fait sourire.

J'ai bu mon thé — froid — à petites gorgées, puis j'ai reposé la tasse vide en faisant assez de bruit pour que ma grand-mère entende. Sur ces entrefaites, je suis retournée dans ma chambre chercher mon sac à dos. Et là, j'ai manqué de tomber à la renverse quand j'ai essayé de le soulever. *Mon Dieu. J'ai dû oublier de déposer deux ou trois bouquins dans mon casier la semaine dernière.* De mes deux mains, je l'ai hissé sur mon épaule, et je suis ressortie péniblement dans le couloir.

Granny était assise à la table de la salle à manger, occupée à chercher ses clés dans son gigantesque sac à main. Il y en avait pour un moment...

— Tu me rejoins dans la voiture ? ai-je dit.

Elle m'a jeté un regard distrait, que j'ai interprété comme un « oui », et j'ai traversé la pièce, direction la porte d'entrée.

Comme d'habitude, maman trônait dans le sofa depuis plusieurs heures déjà, portable à l'oreille, conversant au beau milieu de piles de papiers et de crayons qui allaient certainement s'égarer sous les coussins du canapé d'ici à la fin de la journée. Pourquoi ne pouvait-elle donc pas travailler devant un bureau comme tout le monde ? Cela dit, elle semblait heureuse, au milieu de ce chaos.

Alors qu'elle venait à peine de raccrocher, son téléphone hurla de nouveau et réclama son attention. Bon. Inutile d'attendre qu'elle ait fini, je le savais. Je me suis contentée de lui faire un signe, en guise d'au revoir.

— Une minute, Georges, a-t-elle dit en appuyant sur la touche « *silence* » du téléphone, puis elle m'a tendu les bras. Alors, qu'est-ce que c'est que ça ? Pas de « bonjour,

maman »? Et tu ne viens pas m'embrasser pour me dire au revoir non plus?

J'ai fait un pas vers elle et je me suis penchée pour l'embrasser. Son parfum préféré — aux notes florales — m'a saisie au nez et à la gorge si bien que j'ai dû étouffer une quinte de toux. Puis je me suis redressée, et là... mon dos a craqué.

— C'était ton dos, ça? s'est-elle exclamée. Mon Dieu, tu as l'air dans un état pire que Granny, aujourd'hui!

— J'ai tout entendu! a crié Granny depuis la salle à manger.

J'ai retenu un sourire et j'ai pris l'air dégagé pour répondre :

— J'ai dû forcer un peu sur l'entraînement, ce week-end...

Les élèves débutantes des cours de danse classique et jazz allaient bientôt se produire au récital de printemps du studio de danse de Miss Catherine. A mesure qu'approchait le jour de ma prochaine humiliation publique, je mourais de trouille.

— Ça, c'est sûr, a répliqué maman. Pourquoi ne ralentis-tu pas un peu la cadence? Tu as encore deux semaines jusqu'au récital.

— Justement, ai-je soupiré, je n'ai pas une minute à perdre.

En tout cas, si je voulais progresser assez pour éviter de décevoir mon père une fois de plus...

— Tu sais, t'entraîner dans le jardin jusqu'à ce que mort s'ensuive ne suffira pas à l'impressionner, a ajouté ma mère.

Ça m'a scotchée : mes pensées étaient-elles aussi transparentes?

— Rien ne l'impressionne, ai-je marmonné.

Du moins, jamais assez pour mériter ses visites. Il ne venait que deux fois par an, pas davantage. Sûrement parce que j'étais vraiment nulle en sport. Mon père est un homme qui évolue avec la grâce d'un danseur — je n'ai probablement hérité aucun de ses gènes. La preuve, maman a essayé de m'inscrire à toutes les activités possibles pour m'aider à développer un semblant de coordination : le football, la GRS, les agrès, le basket-ball... L'année dernière, c'était le volley-ball. Cette année, la danse, au studio de Miss Catherine et au lycée.

De toute évidence, à en juger par la dispute qu'il avait eue au téléphone avec maman en septembre dernier quand j'avais commencé les leçons, mon père en avait marre de mon manque total d'aptitudes athlétiques. Il s'opposait formellement à ce que je prenne des cours de danse cette année. Sans doute considérait-il que c'était du gâchis, avec quelqu'un d'aussi peu doué que moi.

Alors, oui, je voulais lui prouver qu'il avait tort.

Et jusque-là, j'avais lamentablement échoué.

Maman a soupiré.

— Oh, chérie ! Tu ne devrais vraiment pas te soucier de son opinion. Amuse-toi, danse pour toi, et je suis sûre que tu t'en sortiras très bien.

— *M'amuser*, hein ? C'est ce que tu m'avais conseillé l'année dernière, pour le volley-ball, lui ai-je rappelé.

Sauf que, même en suivant ses conseils et en *m'amusant*, comme elle disait, j'avais réussi à envoyer la balle dans le plafond en tuiles du gymnase, lors d'un tournoi. Les débris avaient failli blesser la moitié de l'équipe en dégringolant. Un incident qui avait, en quelque sorte, marqué la fin de mes *amusements* au volley-ball.

Maman s'est mordu la lèvre, sûrement pour ne pas

rire à l'évocation de ce douloureux — et *désopilant* — souvenir.

Soudain, toujours depuis la salle à manger, Granny a claironné :

— Je les ai trouvées ! Mes clés ! Parée pour le décollage, jeune fille ?

Et allez... J'ai de nouveau hissé mon sac sur mon épaule. La lanière m'a meurtri la peau à travers mon chemisier. Aïe.

— Peut-être que je devrais prendre une aspirine avant de partir, ai-je suggéré.

— Sûrement pas !

Granny a traversé la pièce en faisant tinter ses clés.

— L'aspirine est mauvaise pour toi.

Ah bon ?

— Mais toi et maman en prenez tout le t...

— Et *toi* non, a-t-elle rétorqué. Tu n'as jamais pris de cette saleté synthétique jusqu'ici, et ce n'est pas aujourd'hui que tu vas commencer à t'intoxiquer. Je vais te préparer un peu de mon infusion spéciale, à la place. Tiens, va poser mon sac à main dans la voiture, j'arrive !

Sans attendre de réponse, elle m'a fourré son sac de vingt kilos dans les bras, puis s'est dirigée vers la cuisine. Formidable. Cette fois, j'allais vraiment être en retard. Une fois de plus.

— Pourquoi est-ce que je ne peux pas juste prendre de l'aspirine, comme tout le monde ?

Maman a souri, avant de reprendre sa conversation téléphonique.

Quatre très longues minutes plus tard, Granny m'a enfin rejointe dans la voiture. Elle m'a tendu un Thermos en métal.

— Voilà qui devrait te retaper instantanément. Fais attention, c'est chaud. J'ai dû le passer au micro-ondes.

Je me suis retenue de râler. *Granny détestait le four à micro-ondes*. L'unique bouton qu'elle savait utiliser, c'était le « réchauffage instantané » en trois minutes. Alors j'aurais de la chance si, en dépit des dix minutes de voiture pour aller à l'école, le thé retombait à une température raisonnable.

Nous habitons un petit pâté de maisons relativement isolé, à huit kilomètres du centre-ville. Tandis que je soufflais sur mon thé pour le refroidir, je regardais défiler les collines, parsemées ci et là de pavillons, de grosses meules de paille et de vaches de toutes les nuances de brun et de noir. Plus loin, les immenses pins qui recouvraient autrefois tout le Texas de l'Est avaient été coupés pour laisser la place à des ranchs désormais séparés uniquement par des clôtures, le plus souvent en barbelés, plus rarement en bardeaux de bois usés par les intempéries.

On pouvait respirer, ici au moins.

Mais, à mesure qu'on approchait de la lisière de la ville, les parcelles d'arbres se faisaient plus denses et plus nombreuses. Encore une dernière section de pins avant le collège, puis le lycée. Des feux de signalisation marquaient les abords du centre de Jacksonville. Là, tout à coup, il n'y avait plus que des rues et des boutiques. La plupart des édifices n'avaient qu'un étage, hormis quelques bâtiments plus hauts qui abritaient une banque, un hôtel ou un hôpital. Puis, de nouveau, des rangées de pins serpentaient à travers les zones résidentielles. Petites ou grandes, celles-ci s'étagaient même contre les flancs de la fabrique de vannerie et près du *Tomato*

Bowl, le stade de plein air en briques où se disputaient tous les matches de football.

Quand j'étais petite, j'adorais le centre-ville, avec ses petits magasins et ses boutiques remplies d'antiquités où Granny venait vendre ses ouvrages au crochet. J'aimais jusqu'au ruban de pins qui entourait la ville et le léger sifflement que produisait le vent à travers les arbres. Quand les champs d'herbe et de paille devenaient bruns, quand l'hiver dépouillait tout, on pouvait toujours compter sur les pins pour apporter de la couleur à Jacksonville.

Mais ça c'était avant que les familles fondatrices de la ville, *le Clan* — on les appelait ainsi en raison du sang irlandais qui coulait dans leurs veines — ne gâchent tout cela pour moi.

A cause d'elles, maintenant, quand le vent sifflait dans les arbres, j'entendais des chuchotements — comme si les arbres eux-mêmes s'associaient au flot de rumeurs qui circulaient en ville. Des rumeurs qui émanaient probablement de la longue lignée d'acteurs célèbres, de chanteurs, de comédiens et de mannequins dont la petite population de treize mille habitants de Jacksonville était si fière. Grandir ici, où tout le monde s'intéressait à tout le monde, donnait envie soit de s'y installer pour toujours, soit de fuir loin pour provoquer le destin et prouver que les rumeurs et le Clan avaient tort.

Je n'étais pas certaine de vouloir être célèbre. En revanche, j'étais fermement décidée à partir. Pour toujours.

Ce matin d'avril, comme tous les jours, nous avons suivi le chemin qui mène à mon lycée, *Jacksonville High School*, dans l'ombre dense des pins et des rares feuillus qui bordent les rues modestes. Lorsque la bâtisse bleue

et jaune des *JHS Indians* s'est imposée dans notre champ de vision, avec son périmètre bordé de bois épais et sombres, j'ai senti une tension terrible me gagner.

Bienvenue! Ceci est ma prison de jour pour les quatre prochaines années! Il n'y manque pas même la cahute du gardien, et le gardien lui-même, qui barre l'accès à 8 heures pile chaque jour de la semaine. Contrairement aux professeurs qu'on peut éventuellement convaincre de nous laisser filer, le gardien lui est impitoyable. Tout le monde sait ça. Régnant sur le portail de notre école comme s'il s'agissait du pont-levis d'un château fort, il oblige les élèves retardataires à signer un bordereau s'ils veulent entrer.

Si *JHS* était un château, qui serait la famille royale, alors? Sans hésitation, les vingt-deux gosses du Clan. Tout aussi intraitables que le gardien, ils règnent sur le campus.

Ces petits chéris tiennent probablement leurs pratiques tyranniques de leurs parents, qui gouvernent notre ville et une bonne partie du Texas. Ils ont en effet conquis des postes stratégiques au niveau du comté et de l'Etat, et même au gouvernement fédéral. Des rumeurs affirment que le Clan a usé et abusé de la magie pour y parvenir. C'est vraiment n'importe quoi! Il n'y a absolument rien de magique dans leurs méthodes arrivistes — je l'aurais su. J'en ai plus qu'assez du sens de l'humour assez spécial de leurs rejetons et de leur satanée « magie ». Une fois le bac en poche, je ne moisirai pas ici.

Pendant que Granny se garait le long du trottoir devant les portes du bâtiment principal, j'ai siroté une gorgée d'infusion. La petite brûlure occasionnée à la

langue viendrait s'ajouter à ma liste des malheurs de la journée.

— Emporte le Thermos avec toi, m'a-t-elle dit. L'effet ne devrait pas tarder à se faire sentir, même s'il faudra sûrement que tu en reprennes dans la journée.

— D'accord, ai-je dit, décidée à ne pas argumenter. Dis, n'oublie pas, on est en semaine A, et aujourd'hui j'ai maths en dernière heure, donc...

— Donc je passe te chercher sur le parking devant la cafétéria. Oui, oui. Je suis peut-être vieille, mais pas sénile, merci. Je pense être capable de respecter tes emplois du temps alternés A-B.

Son visage aux pommettes saillantes était éclairé par ses yeux verts pétillants et son sourire ironique.

Lors des semaines A, le parking situé à l'avant du bâtiment principal était le plus proche de la salle où je terminais ma journée. C'était la première fois en cinq ans que j'allais avoir un cours en commun avec Tristan Coleman...

— Savannah, tu m'écoutes ?

Granny s'est engagée dans l'allée, puis m'a regardée avec les sourcils levés, signe silencieux qui annonçait son départ. Je suis sortie de voiture dans la tiédeur de la matinée, embaumée par les pins, et j'ai fermé la portière tout en lui disant au revoir de la main.

Tristan...

Son prénom résonnait dans ma tête et me rappelait de vieux souvenirs et des émotions enfouies. Rien que d'y penser, j'ai immédiatement reconnu le frisson qui s'est emparé de moi. Je l'ai consciencieusement ignoré — mieux valait refouler ces pensées interdites dans leur coffre imaginaire — et je me suis tournée face aux portes du bâtiment principal. La journée promettait

d'être déjà assez pénible comme ça, alors je n'allais pas en plus ruminer sur les traîtres de son espèce, le genre qui n'hésite pas à vous poignarder dans le dos.

Evidemment, à peine me suis-je engouffrée entre les portes de verre incroyablement lourdes de l'entrée que je me suis retrouvée nez à nez avec les *Jumelles Pimbêches*, deux des pires membres du Clan. Décidément, la journée promettait d'être fabuleuse...

— Regarde où tu mets les pieds, abrutie ! s'est écriée Vanessa Faulkner, qui faisait mine d'épousseter son sac *Juicy Couture* à la dernière mode.

— Ouais, tu pourrais jeter un coup d'œil avant de débarquer sans prévenir, ajouta Hope, la copie fidèle de sa sœur.

D'un geste, elle a remis en place ses parfaites boucles blond platine. Seul un minuscule grain de beauté à gauche de sa bouche la distinguait de sa sœur.

J'ai regardé autour de moi. Un auditoire s'était déjà rassemblé pour assister à ce qui allait être ma première humiliation de la journée. *Génial*. Mes mains mouraient d'envie d'essayer de lisser mes propres boucles désordonnées. J'avais l'estomac noué. Mais pourquoi fallait-il que les Jumelles Pimbêches me traitent de la sorte ? Simplement parce que ma peau ne bronzait pas ? Parce que mes cheveux n'étaient pas de la bonne couleur, trop crépus, pas assez brillants ?

— Alors ? Qu'est-ce que tu attends pour faire tes excuses ? insistait Vanessa.

L'espace d'un instant, la colère a pris le dessus. Que se passerait-il si je lui fichais une claque qui effacerait son petit sourire narquois ? Elle ne pourrait pas aller pleurnicher auprès de son précieux Clan pour réclamer sa sempiternelle vengeance. Granny est à la retraite,

maman travaille pour une société dont le siège se trouve en Louisiane et mon père possède une entreprise de restauration des monuments historiques nationaux. Un point pour moi. Le Clan n'a pas de prise sur eux.

Enfin, j'espère... Plusieurs membres du Clan sont des hommes politiques au niveau fédéral. Et la Louisiane est facilement accessible depuis le Texas de l'Est. Ils ont peut-être le bras assez long pour réussir à faire virer maman. Bon, je ne vais pas me prendre la tête avec ça...

La lanière de mon sac à dos me sciait les mains, tant je prenais sur moi et m'y agrippais pour me composer une contenance. Je me suis contentée de marmonner :

— Désolée.

— Ouais, t'as intérêt, a dit Vanessa.

Sa sœur et elle ont ri comme des hyènes défoncées à l'hélium. Puis elles ont tourné les talons.

J'aurais dû me contenter de les laisser partir et m'estimer heureuse de m'en tirer à si bon compte. Seulement, elles m'avaient donné mal à la tête. Et puis je ne pouvais plus penser à autre chose qu'à l'époque où tout était si différent. Quand nous étions petites. Quand ces filles étaient mes meilleures amies.

Alors, j'ai retenu Vanessa. Lorsque j'ai effleuré son épaule, elle a sifflé. Avec sa sœur, elles ont fait volte-face pour m'affronter. Surprise par la fureur qui animait le visage de celle-ci, j'ai reculé jusqu'à me retrouver coincée contre les casiers. Waouh. Tout ceci était surréaliste.

— Van, pourquoi te comportes-tu ainsi ? lui ai-je demandé — j'avais fait exprès d'employer ce vieux surnom. Nous étions amies, autrefois... Tu te souviens de la Saint-Valentin, en CM1 ? Nous avons organisé un mariage pour de faux et vous étiez toutes les deux mes demoiselles d'honneur ?

C'était la dernière fois que nous avons joué ensemble, et c'était un de mes souvenirs d'enfance favoris. Les jumelles et moi avons préparé la cérémonie. Assises en cercle sur le tourniquet, nous avons tressé des fleurs dans nos cheveux. Pendant ce temps, mon seul et unique copain parmi les garçons, Tristan Coleman, était resté à m'attendre debout près d'un chêne voisin. Il nous observait.

Il m'attendait pour me donner mon premier et unique baiser...

Durant cette demi-heure, tout m'avait semblé si doux, presque parfait et... magique. Mais j'avais dû être la seule à vivre les choses de cette façon. Car dès le lendemain, tous les gamins du Clan avaient refusé de m'adresser la parole, même pour me dire ce que j'avais bien pu faire pour leur déplaire.

Tristan lui-même m'avait tourné le dos.

Depuis, à part avec les Jumelles Pimbêches — qui ne cessent de m'insulter et de me bousculer « accidentellement » dans les couloirs —, je n'ai plus eu aucun échange avec les membres du Clan.

— Nous nous étions tressé des pâquerettes dans les cheveux, a murmuré Hope presque en souriant.

Elle se souvenait ! J'ai hoché la tête avec un sourire timide, tout en me dégageant des casiers.

Le regard de Vanessa s'est adouci. Pendant quelques secondes, elle a de nouveau ressemblé à la fille que je connaissais autrefois, comme si elle aussi se rappelait notre ancienne amitié. Puis son expression s'est de nouveau assombrie, déformée par la haine.

— Cette journée était un horrible malentendu, m'a-t-elle rétorqué, dédaigneuse. *Ton* malentendu. Comment as-tu pu croire qu'un monstre comme toi pouvait réel-

lement se lier d'amitié avec un membre du Clan? Et surtout comment as-tu pensé que tu pouvais épouser quelqu'un comme Tristan, même pour de faux?

— Exactement! Le Clan *ne fraye pas* avec des monstres comme toi, a renchéri Hope.

Tout cela pour quelques souvenirs du bon vieux temps...

J'ai soupiré. Cet échec m'avait encore fatiguée davantage.

— Je ne vous comprends pas, toutes les deux. Et Tristan non plus. Vous étiez mes meilleurs amis. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour...

A ces mots, Vanessa s'est vivement approchée de moi et a collé son nez au mien, avant que j'aie eu le temps de réagir.

— Tu es *née*, sale monstre. C'est une raison bien suffisante pour que tous les membres du Clan te haïssent jusqu'à leur dernier jour. Maintenant, dégage! Ouste, du balai!

De ses deux mains, elle m'a de nouveau plaquée contre les casiers avant de me lâcher. Hope lui a emboîté le pas.

Cela n'aurait pas dû me surprendre. J'aurais dû savoir que le passé était révolu et qu'on ne pouvait rien y changer. Malgré tout, il m'a fallu plusieurs secondes avant de pouvoir faire un mouvement. Ma gorge et mes yeux me brûlaient. Feignant d'ignorer tous les regards braqués sur moi, je me suis dirigée vers mon casier à l'autre extrémité du couloir, la tête haute, comme si cette altercation n'avait pas la moindre importance.

Trois heures plus tard, à la cafétéria, je me suis laissée tomber sur ma chaise, à la table de mes amies.

Carrie Calvin m'a fusillée du regard, à travers les mèches de sa longue frange blonde.

— Un peu tôt dans la journée pour être si fatiguée, tu ne crois pas ? s'est-elle écriée en rejetant ses cheveux derrière ses épaules.

J'ai articulé un grognement tandis que je m'efforçais de dévisser la capsule du Thermos qui contenait mon infusion. Il était l'heure de ma dose de remède maison. Avec un peu de chance, son effet ne se ferait pas trop attendre, cette fois. Sinon je n'aurais plus qu'à me l'injecter directement en intraveineuse...

Au moins, comme promis, la mixture de Granny m'avait aidée pendant la première heure d'anglais. En revanche, grimper ensuite les deux volées de marches du bâtiment des Sports et des Arts pour atteindre la classe de majorettes avait sérieusement compromis mon rétablissement. Sans oublier l'heure et demie de danse qui avait suivi. En bref, mon état avait empiré.

— Oh, elle est juste épuisée à cause de tous ses cours de danse, a dit Anne Albright. Tu sais, à force de faire des pirouettes affublée d'un tutu, dans le studio de danse de Miss Catherine. Ou de répéter les exercices de majorettes avec toutes ces pauvres filles qui rêvent de faire partie des *Charmeuses*...

Elle a alors resserré son épaisse queue-de-cheval châtaine et réprimé un sourire, visiblement incapable de résister à la moindre taquinerie à l'heure du déjeuner.

Je lui ai lancé une frite. Elle avait de la chance d'être ma meilleure amie, sinon j'aurais été tentée de lui renverser mon soda sur la tête, à la place. Elle savait que Carrie et Michelle m'en voulaient encore d'avoir choisi la danse cette année, au lieu de continuer le volley avec elles. A

leurs yeux, il valait encore mieux être nulle en sports que de se trémousser en rythme.

Michelle Wilson a tourné ses grands yeux noisette vers moi :

— C'est vrai, que tu vas essayer d'intégrer les *Charmeuses*, Sav ?

J'ai mis un temps à comprendre. Puis je me suis souvenue. La plupart des élèves ne suivent le cours de majorettes que par obligation, afin de pouvoir participer à l'audition de l'équipe des *JHS Cherokee Charmeuses* en mai.

Anne s'est interposée, avant même que j'aie le temps d'ouvrir la bouche :

— Bien sûr que non ! Les majorettes, c'est juste une idée de sa mère pour qu'elle ait une bonne note en éducation physique sans se ridiculiser encore une fois comme l'année dernière.

— Merci ! ai-je dit, un peu vexée.

Je ne pouvais pas lui en vouloir : Anne ne faisait que dire la vérité, comme d'habitude. J'avais bien pris cette option pour ma note en EPS — et parce qu'il n'y avait pas de représentation ou de compétition où j'aurais pu entraîner une équipe dans ma chute. Me présenter à l'audition des *Charmeuses* était bien la dernière chose que j'avais en tête.

— Désolée, a marmonné Anne, l'air sincère.

Entre deux gorgées désespérées d'infusion, je lui ai adressé un demi-sourire pour lui montrer que je n'étais pas vraiment fâchée. Depuis deux ans maintenant, elle était ma meilleure amie. Je m'étais habituée à son style un peu brusque. D'une certaine manière, c'était même rassurant. Au moins, je pouvais toujours compter sur son honnêteté, en toute circonstance.

C'est alors qu'une douleur lancinante m'a assaillie à l'estomac et à la poitrine, effaçant subitement mon sourire. Une douleur que je ne connaissais que trop bien. Elle s'emparait de moi chaque fois qu'il s'approchait à moins d'une centaine de mètres, généralement avant même que j'aie le temps de le voir ou de l'entendre.

Assise en face de moi, Michelle a soupiré, songeuse, ce qui venait confirmer ce que mon corps savait déjà.

— Par pitié, laissez-moi lui faire un croche-pied, a chuchoté Anne après avoir jeté un coup d'œil par-dessus son épaule.

Elle aussi l'avait repéré.

Je continuais de regarder fixement Michelle, même si l'expression rêveuse de cette grande blonde était difficile à soutenir. Tout plutôt que me retourner. Pour gagner les files d'attente du réfectoire, Tristan devait soit longer le mur extérieur de la cafétéria, soit couper par le milieu, en passant à côté de notre table. La plupart des gens optaient pour la solution B. Il allait sans doute faire de même.

Plus que quelques secondes avant qu'il ne passe derrière moi. J'avais beau me répéter que je m'en fichais, j'avais la chair de poule. Car je savais pertinemment qu'il était en train de se rapprocher.

Puis j'ai entendu cet air... Un léger sifflement, des notes si faibles que j'aurais presque pu croire qu'elles venaient de mon imagination. Sauf que j'avais l'ouïe très sensible. C'était la musique de la Fée Dragée, aussi nette que s'il avait sifflé ces notes au creux de mon oreille.

Depuis qu'il avait vu mes chaussons de danse tomber de mon sac à dos en plein cours de maths l'année dernière, Tristan sifflait l'air de la « Danse de la Fée Dragée » du *Casse-Noisette* chaque fois qu'il me voyait.

Je n'avais pas oublié son sens de l'humour, ni comment son esprit fonctionnait. C'était sa façon muette de me taquiner sur mes velléités de devenir ballerine, sans se donner la peine de m'adresser la parole. Puisque bien sûr une empotée comme moi ne pourrait jamais devenir une danseuse digne de ce nom, n'est-ce pas ?

Le rouge m'est monté aux joues et la sueur a perlé dans mon cou. Quelle déveine ! Je devais ressembler à une fraise... le visage rouge, les cheveux roux, les oreilles rouges. Pas question de lever la tête. Je n'allais sûrement pas lui accorder la satisfaction de noter mon trouble, si tant est que je puisse le dissimuler.

— Cette fois, je lui fais vraiment un croche-pied, a persiflé Anne, qui venait de tourner sa chaise dans la direction de Tristan.

Apparemment, elle aussi comprenait son sens de l'humour particulier, même s'il n'était pas vraiment de son goût.

— Non, pas question ! s'est écriée Michelle.

Celle-ci s'est penchée au-dessus de la table ronde pour attraper Anne par le bras. Elle a failli tomber de sa chaise.

Et le temps qu'Anne retrouve l'équilibre, Tristan avait dépassé notre table.

— Il fait partie du Clan. Tu sais bien comment cette bande de sorciers traite Savannah, a marmonné Anne.

— Tristan Coleman n'est pas comme eux, il est sympa, a répondu Michelle. Toute cette histoire de sorcellerie n'est qu'une rumeur. Et stupide, en plus de ça.

Carrie, Anne et moi avons échangé un regard.

Michelle soupirait.

— Tristan n'est pas un sorcier ! Ni un charlatan, ou que sais-je encore. Sa famille se rend régulièrement

dans mon église. Et il est trop gentil pour sacrifier de petits animaux. Vous vous souvenez comment il m'a sauvée, l'été dernier, pendant cette course à pied ? Aucun d'entre eux n'aurait fait cela, à part lui.

Carrie et Anne ont râlé à voix haute. Nous avons entendu cette histoire des dizaines de fois tout au long de l'année, jusqu'à ce qu'Anne finisse par menacer Michelle de la dérrouiller à mort si elle la racontait une fois de plus.

Je me suis contentée de marmonner dans ma barbe. J'étais trop occupée à lutter contre le poids qui m'empêchait de respirer. Comment avait-il pu *me faire ça à moi* ?

— Le mot « sauvée » me paraît un poil exagéré, a ajouté Carrie. Et pour ta gouverne, les sorciers ne sacrifient pas d'animaux.

— Oui, Michelle, a repris Anne. Après tout, il t'a juste aidée à sortir de la piste quand tu as eu ta périostite tibiale.

— Exactement ! a répliqué celle-ci. C'est *hyper*-douloureux, une périostite tibiale ! Et c'est le seul qui ait levé le petit doigt pour m'aider. Alors qu'il ne me connaissait même pas !

Carrie a soupiré et posé son menton dans sa main, le coude sur la table :

— Michelle, fais un effort : il voulait uniquement faire bonne figure devant tous ceux qui assistaient à la course.

Anne a englouti tout le reste de son soda avant de roter. Sans même prendre la peine de s'excuser.

— Ce n'est rien d'autre qu'un vulgaire gosse de riches pourri gâté.

— Ce n'est pas vrai ! En plus, il n'a pas besoin de chercher à se faire bien voir : il est déjà absolument

magnifique. Tu as vu ces pectoraux ? Ces épaules carrées ? a dit Michelle, qui ne cessait de soupirer. Merci, mon Dieu, pour les poussées de croissance. Je parie qu'il a pris quinze centimètres dans l'année. Et cette nouvelle voix... Mmm...

— Oh, je t'en prie, l'a coupée Anne. Je suis sûre que son ego a autant enflé que le reste. Il doit s'imaginer que toutes les filles sur Terre bavent devant lui. Et puis, comment ça, « cette nouvelle voix » ? Tu as cours avec lui ou quoi ?

Là, ça a été au tour de Michelle de rougir :

— Non... Il s'arrête parfois au bureau de l'administration avant son premier cours, les semaines A, pour me parler, ainsi qu'aux autres assistantes du bureau.

— Et tu adores parler avec lui, n'est-ce pas ? a susurré Anne en la regardant fixement.

— Eh bien... c'est le moins que je puisse faire, puisqu'il m'a sauvée !

— Beurk, je vais hurler, a fait Anne en rassemblant ses livres.

— Moi aussi. Je ne peux pas croire que tu parles à un membre du Clan, a dit Carrie en ramassant ses affaires, alors que son bol de salade était encore à moitié plein. Surtout à quelqu'un qui pense que tout le Texas de l'Est lui appartient.

J'ai baissé les yeux sur mes frites au chili, que je n'avais pas touchées. Décidément, mes aliments réconfort étaient tout sauf réconfortants, aujourd'hui.

— Je crois que j'ai terminé aussi, ai-je dit en soupirant.

— Allez, les filles, ne soyez pas fâchées, a conclu Michelle en se levant d'un bond, après avoir rassemblé ses affaires. Vous êtes toutes trop dures avec lui. Il est vraiment sympa, quand on apprend à le connaître.

— Oh, s'il te plaît...

Tandis que nous nous dirigeons avec nos plateaux vers les poubelles au fond de la salle, Anne s'est évertuée à expliquer la différence entre « être sympa » et « jouer la comédie ». J'étais cent pour cent d'accord, mais je les ai vite entraînées vers un autre sujet, lasse d'entendre parler de la tristement célèbre réputation de Tristan Coleman avec les filles. Mon regard pernicieux n'en continuait pas moins de dériver vers la table des rejets du Clan, assez longtemps pour noter que le prince de Jacksonville avait besoin d'une nouvelle coupe de cheveux. Les longues mèches dorées de Tristan effleuraient pratiquement le col de son polo.

Plus tard dans l'après-midi. Fin de la quatrième heure de cours. Les élèves déferlent autour de moi telle une marée humaine dans le corridor principal. Je me sentais fatiguée, mal en point et à cran. Au milieu de cet essaim d'individus, pour échapper à la sensation de claustrophobie, je me suis accroupie devant mon casier, qui se trouve dans la rangée du bas. Je ne me suis toujours pas habituée aux hordes d'élèves qui s'entassaient chaque jour sur ce campus. Ici, je me fais bousculer toutes les deux secondes, quand je cherche un crayon à papier pour mon dernier cours dans le bazar de mon casier. Mathématiques de débiles. C'est la matière que je redoute le plus, et bien sûr c'est le seul cours pour lequel il faut un crayon à papier.

C'est aussi le seul que j'ai en commun avec des membres du Clan. Et avec le pire d'entre eux, d'ailleurs.

Heureusement, Anne est dans la même classe. C'est un vrai génie pour tout ce qui concerne les chiffres.

Elle n'est pas forte pour ce qui est de m'attendre, en revanche.

— Hé, la limace, tu vas être en retard. Comme d'habitude..., m'a-t-elle lancé avant de tourner les talons.

Appuyée contre les casiers voisins du mien, elle m'a bousculée gentiment, assez fort pour me faire vaciller tout de même. Je me suis redressée en grimaçant de douleur, certaine que j'allais me retrouver avec un bleu pendant un ou deux jours. Et je l'ai taquinée :

— Qu'est-ce qu'une tête d'ampoule comme toi peut bien avoir à faire que les autres soient en retard en classe ? ai-je dit, tout en continuant à fouiller parmi les livres et les fournitures, avec méfiance.

Où diable avait pu passer cette fichue boîte de crayons ? Si je devais en emprunter un à Anne, je n'avais pas fini d'en entendre parler. Elle se servirait de cette excuse pour me ressortir sa tirade sur mon manque d'organisation.

Elle a râlé et s'est accroupie à côté de moi.

— La réponse est simple : si je n'arrive pas à dégouter une bourse grâce au volley-ball, je ne pourrai compter que sur mes notes. C'est que Harvard coûte horriblement cher, au cas où tu l'ignorerais.

— N'empêche, je ne comprends toujours pas pourquoi tu as besoin de faire Harvard pour devenir expert-comptable. N'importe quelle autre université ferait aussi bien l'affaire, non ?

— Et je ne comprends pas non plus pourquoi tu n'arrives pas à garder ton casier en ordre, a-t-elle dit en avançant la main comme pour ranger la pile.

J'ai stoppé son geste avec un sourire.

Soudain, quelqu'un m'a percutée dans le dos. Je me suis rattrapée comme j'ai pu. Mon sac à dos a glissé de mes épaules pour venir s'écraser par terre à mes pieds.

Tout mon corps a vibré sous le choc, comme si mes os étaient creux et résonnaient comme des tuyaux en métal. Puis le contenu de mon casier s'est écroulé façon mini-avalanche, en heurtant mon épaule au passage. C'était clair, j'allais avoir un bleu.

J'ai levé les yeux à temps pour apercevoir Dylan Williams, un autre membre du Clan. C'était un de mes plus fidèles bourreaux, il m'arrivait d'en faire des cauchemars. Il s'éloignait d'un pas nonchalant, avec son habituel rire tonitruant. J'ai haussé les épaules.

— Ne me dis pas qu'il vient de faire *ça* ! Je m'en vais lui flanquer un coup de pied au c..., a grommelé Anne.

Elle s'est redressée d'un bond et a resserré sa queue-de-cheval. C'était ce même geste qu'elle reproduisait pendant les matches de volley, avant de lancer un de ses services fatals. Allait-elle dégommer Dylan sans préavis ?

D'accord, l'idée était séduisante, mais je préférerais ne pas savoir quelles seraient les conséquences si Anne osait pour de bon. Je l'ai retenue par la cheville pour attirer son attention.

— Arrête, ne fais pas ça, il n'en vaut pas la peine. Il y a des individus qui ne changeront jamais. Cela fait des années que Dylan fait tomber mes livres et tire l'élastique de mes soutiens-gorge.

J'ai entrepris de ramasser mes affaires pour les remettre dans mon casier. Elle s'est baissée pour m'aider, toujours en grommelant :

— Pourquoi ne te venges-tu jamais ?

— T'inquiète, s'il dépasse les bornes, je me chargerai de son cas.

Ouais, genre... Un jour où je me sentirais moins mal, en tout cas.

— Ce n'est qu'un de ces gosses pourris gâtés du Clan. Pourquoi lui donner la satisfaction de provoquer une quelconque réaction ? ai-je ajouté.

Du moins, c'est ce que ma mère et ma grand-mère m'avaient toujours répété. Jusqu'ici, leur théorie comme quoi mieux valait que j'ignore les tyrans du Clan n'avait pas donné des résultats extraordinaires.

Anne gardait son air renfrogné. Au moins, elle avait renoncé à poursuivre cet abruti.

Tandis que nous remettions les monticules de papiers et de livres dans le casier trop petit, un petit rectangle jaune vif au milieu de la pile a attiré mon attention. J'ai plongé la main dans ce bazar et j'en ai extirpé un paquet de crayons.

— Enfin ! Je les ai trouvés !

— Ce n'est pas trop tôt ! Je te préviens, je vais faire le ménage dans ce casier, si tu ne le fais pas.

— Ah oui ? Quand tu veux ! ai-je répondu avec un faux air joyeux.

Après avoir tout remis en place, je me suis redressée et j'ai refermé le casier en poussant la porte de mes deux mains pour réussir à enclencher la serrure.

— Ne viens pas te plaindre si tu te fais mordre, ai-je ajouté.

Comme Anne lançait un coup d'œil craintif vers la porte du casier, je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Quoi ? Elle était prête à se battre avec un membre du Clan, mais mon casier en désordre lui faisait peur ?

Mon sourire s'est évanoui aussi vite qu'il était né. La douleur étrange mais familière, dans l'estomac et la poitrine, venait de se manifester. J'en ai presque gémi. *Oh non, pas encore !*

J'avais beau connaître la cause de ce mal étrange,

j'ai été incapable de ne pas me retourner pour jeter un coup d'œil dans le couloir. Et là, mon regard a immédiatement plongé dans les incroyables yeux verts qui dominaient la nuée d'élèves.

Tristan

Même au milieu du vacarme que produisaient les élèves, il n'y avait qu'un rire, un seul, toujours le même, qui attirait invariablement mon attention : celui d'une fille.

Mais bon sang, comment s'y prenait-elle ? Le couloir était pourtant bruyant, puisque plus d'une centaine d'élèves parlaient et criaient dans un espace qui ne mesurait que quelques mètres de large et une cinquantaine de mètres de long. Pourtant, chaque fois que Savannah Colbert riait, le son rauque de son rire parvenait à m'atteindre et à bouleverser toutes les cellules de mon corps.

Une part de moi aurait souhaité ne plus jamais la voir ni l'entendre. La vie aurait été bien plus simple, si tel avait été le cas. Les sentiments que j'éprouvais envers Savannah étaient confus. Autrefois, elle avait été ma meilleure amie. Et la première fille que j'avais embrassée. Puis j'avais fait l'erreur de me confier à ma grande sœur, Emily. En CM1, je lui avais dit que j'allais épouser Savannah pour de faux pendant la récréation. Emily avait tout cafté à nos parents. Maman était sortie de ses gonds et avait appelé l'école pour que je sois exclu de la classe de Savannah. Papa avait vu rouge, puis il s'était retranché dans un silence obstiné. J'avais alors compris la gravité de ma situation.

A partir de ce moment-là, tous les autres héritiers du

Clan et moi-même avions reçu l'interdiction d'avoir le moindre contact avec Savannah. Son influence était prétendument « néfaste », ou un truc du genre. Peu importe, son nom figurait définitivement sur la liste noire du Clan. Et maman s'était assurée que je m'en souviens, elle qui me répétait constamment depuis cinq ans que je devais « rester à l'écart de la fille Colbert ».

Et pourtant, j'étais incapable de ne pas tourner la tête, et en ce moment même, de m'empêcher de la regarder.

A cette distance, je ne pouvais pas distinguer l'iris des yeux de Savannah. Mais je m'en souvenais parfaitement. Leur couleur variait du gris au bleu ardoise ou bleu vert en fonction de son humeur. *De quelle couleur pouvaient-ils bien être, en ce moment ?* me suis-je demandé, vaguement conscient que mes mains se crispaient sur mes livres.

J'ai senti qu'on posait un bras lourd sur mes épaules.

— Salut, Tristan. Tu viens soulever de la fonte après les cours ?

Mon meilleur ami, Dylan Williams, me secouait pour attirer mon attention. Quand j'ai tourné la tête, contrarié, j'ai vu qu'il affichait son éternel sourire effronté.

— Oui, ça marche ! lui ai-je répondu. Quoique tu devrais essayer de te pointer à l'heure, aujourd'hui, sinon l'entraîneur Parker va te passer un savon.

Il rit.

— Nous sommes des Descendants : que veux-tu qu'il nous fasse ?

J'ai jeté un coup d'œil à la ronde, pour voir si quelqu'un écoutait, puis je lui ai lancé un regard furieux en baissant la voix pour essayer de montrer l'exemple à ce grand niais blond :

— Dis, mon pote, est-ce que le mot « discrétion » te

dit quelque chose ? Tu sais que nous ne sommes pas censés parler de ça en public. Et l'entraîneur Parker n'est pas un Descendant, lui, donc il ne va pas apprécier que tu arrives une nouvelle fois en retard. A moins que tu aimes vraiment faire des tours de terrain en plus ?

Le menton levé en signe de défi, Dylan souriait toujours, mais jaune :

— Nous verrons bien qui fera des tours de terrain. Personne ne cherche noise à un Descendant. Pas même un entraîneur de football.

— Même les Descendants doivent respecter les règles, Dylan, lui ai-je rétorqué. Il en a toujours été ainsi et cela n'est pas près de changer.

Il a balayé les mèches rebelles qui pendaient devant ses yeux.

— Peut-être... pour le moment. A moins que notre génération de Descendants décide de bousculer un peu tout ça.

— Bousculer quoi ? Comment ça ?

Il a haussé les épaules :

— Nous avons fondé cette ville... Tu ne crois pas qu'il serait temps que nous la dirigions en toute légitimité ?

J'ai eu un mouvement de recul :

— Ah oui ? Et comment devrions-nous nous y prendre ?

— Je ne sais pas... peut-être en nous montrant plus ouverts à ce sujet ?

Je l'ai foudroyé du regard. J'espérais qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Pourtant, quelque chose dans son visage, peut-être son regard noir, disait le contraire.

— Tu n'es pas en train de suggérer que nous devrions révéler au grand jour les aptitudes des membres du Clan ?

Il a pris l'air dégagé :

— Et pourquoi pas ? Nous vivons dans un monde moderne. Tous les livres et les films parlent de nous comme de gens cool. Pourquoi ne pas saisir notre chance, faire savoir à tout le monde que nous pouvons...

Une peur panique soudaine m'a poussé à l'attraper au col, sans réfléchir. J'ai approché mon visage du sien et j'ai grommelé :

— Est-ce que tu as complètement perdu la tête ? Si un seul des Descendants t'avait entendu parler ainsi et l'avait répété aux Anciens, tu serais déjà rayé de la carte.

Il s'est raidi sous ma poigne, le menton de nouveau levé de manière à pouvoir me regarder droit dans les yeux, furieux, prêt à répliquer.

Mais après un moment de tension, il a pris une profonde inspiration et éclaté de rire.

— Hé, mon pote, calmos ! C'était juste un délire. Oublie.

— Dylan...

— Je t'ai dit que je plaisantais ! Dis, mon pote, tu sais encore ce que c'est qu'une *blague* ?

Je l'ai regardé pendant plusieurs secondes. Que lui arrivait-il, depuis quelque temps ? Même plaisanter à ce sujet était dangereux, et il le savait pertinemment. Alors pourquoi prendre un tel risque ?

La sonnerie a retenti, et j'ai marmonné dans ma barbe. Je n'avais que deux minutes pour traverser tout le campus jusqu'au bâtiment où avaient lieu les cours de maths et de sciences économiques.

— Très bien. Sans rancune ? ai-je fait à Dylan.

Tout sourire, mais le regard froid, il m'a répondu :

— Oui, bien sûr. Tu me fais signe, O.K. ?

Sur ce, il s'est éloigné dans la direction opposée, en criant « à plus tard » par-dessus son épaule.

J'ai observé ce grand blond se pavaner comme s'il était le maître du monde. Puis j'ai fait demi-tour pour me rendre en cours de maths. Dylan n'était qu'une tête brûlée doublée d'une grande gueule. Etre la star de l'équipe junior du lycée, au poste de quart arrière alors qu'il n'était encore qu'en Troisième, n'avait pas contribué à calmer son ego. Il fallait espérer qu'il redescende sur terre rapidement... *avant* que les Anciens ne s'en mêlent. Ce dont il parlait — les films, les livres —, c'était Hollywood. Les gens aiment ce qui touche à la magie. Or il n'était pas question que les pouvoirs magiques s'introduisent dans la réalité, surtout à Jacksonville, en plein cœur du Texas. C'est une ville du Sud traditionaliste, pétrie de croyances conservatrices et désuètes sur la religion et les sciences occultes. Si la population ordinaire venait à découvrir les réels pouvoirs de la majorité des Descendants, les gens penseraient que nous sommes une bande de meurtriers en puissance, des suppôts de Satan, ou quelque chose dans le genre. On nous chasserait de cette ville même si c'est nous qui l'avons fondée. Le fait que les Descendants occupent des postes clés dans les institutions et les entreprises de la région ne changerait rien à l'affaire. Dylan ne devait pas oublier que le pouvoir du Clan était lié aux secrets que nous cultivions.

Une chose était sûre... S'il continuait à faire n'importe quoi et à être tout le temps en retard à l'entraînement, notre coach ne manquerait pas de lui rafraîchir la mémoire. L'entraîneur en chef n'avait aucune tolérance à l'égard des paresseux, qu'ils appartiennent au Clan ou non. Il exigerait sans doute que Dylan fasse plusieurs

tours de terrain au pas de course après l'entraînement, en guise de punition. Ce qui devrait faire dégonfler l'ego de ce crétin. Bien fait.

Franchement, parfois, j'étais sincèrement incapable de me rappeler pourquoi je le considérais comme mon meilleur ami.

Je me suis engagé dans le couloir pour me rendre à mon dernier cours de la journée. J'allais revoir Savannah... Sa chevelure flamboyante et son teint pâle étaient faciles à repérer dans l'océan ennuyeux des brunes et des blondes au teint hâlé. Sur le chemin, deux filles m'ont interpellé, « Hé, Tristan! », et une des pom-pom girls de Seconde m'a même touché le bras en me souriant. Mais je n'avais pas le temps de m'arrêter et de parler — j'étais fasciné par la jolie rousse. Décidément, le seul fait d'observer Savannah suffisait à m'apaiser, aujourd'hui.

Je suis sorti du bâtiment principal climatisé pour m'engouffrer dans la chaleur moite de cet après-midi de printemps. Une passerelle en ciment recouverte d'une marquise en métal s'étendait au-dessus de la cour et reliait le bâtiment principal à celui des maths, à l'autre bout du campus. Savannah et son amie me devançaient d'une dizaine de mètres. Ni l'une ni l'autre ne s'était retournée. Et pourtant quelque chose dans la manière dont les épaules de Savannah s'étaient soulevées quand je l'avais repérée... J'aurais presque juré qu'elle savait que j'étais en train de la regarder. Ça peut paraître stupide, mais ce n'était pas la première fois que je me demandais si elle possédait un don qui lui permettait de détecter ma présence. C'était pourtant impossible. D'abord, ce n'était pas une Descendante; ensuite, le Clan aurait été au courant, si certains individus avaient disposé d'aptitudes de cette nature.

Oui, mais... aucune fille normale n'avait jamais produit un tel effet sur moi.

D'ailleurs aucune fille, normale ou pas, n'avait envahi mes pensées comme Savannah. Alors, qui sait si je n'étais pas tout simplement en train de me chercher de bonnes raisons pour expliquer ma faiblesse et l'incroyable emprise qu'elle exerçait sur moi.

Au moins, elle rendait les cours de maths intéressants...

Savannah

— Tu as une mine épouvantable, m'a chuchoté Anne à mi-chemin vers notre cours.

Elle m'avait extirpée du brouillard dans lequel je laissais errer mon esprit pour éviter de pleurer comme un bébé. Je n'ai même pas pu me forcer à sourire pour la rassurer. L'infusion spéciale de Granny n'avait pas réussi à entamer la douleur, cette fois. Une douleur qui n'avait rien à voir avec de simples courbatures liées à la danse. Bien que je n'aie jamais été malade auparavant, j'étais quasi certaine d'avoir attrapé la grippe, ou un truc dans ce genre. J'avais tous les symptômes que décrivent les publicités pour les médicaments contre cette saleté. Quand je ne tremblais pas de froid, je crevais de chaud ; je n'arrêtais pas de frissonner ; partout où ma peau était en contact avec mes vêtements, j'avais l'impression d'avoir des coups de soleil comme en plein été. Le sang battait si fort dans mes tempes que je n'ai pratiquement rien entendu du cours de M. Chandler. Maintenant, nous étions censés travailler sur notre devoir à finir à la maison. C'est cela oui, même pas en rêve ! La simple idée de sortir mon livre du casier sous mon pupitre me

brisait les os du bras. Et de toute façon, j'étais nulle en maths, même dans les bons jours.

J'ai juste fait un mouvement, et mes jambes ont buté contre le pied de Tristan. Mince. J'avais oublié. Comme d'habitude, le prince gâté de Jacksonville avait besoin d'espace pour allonger ses jambes, qu'il avait étendues de chaque côté de mon pupitre. Ce qui faisait de ma chaise une prison. Et, franchement, ce n'était pas le jour.

Honnêtement, j'aurais pu tuer celui qui avait eu l'idée diabolique de nous aligner selon l'ordre alphabétique. C'était déjà l'ordre alphabétique qui nous avait assis côte à côte, Tristan et moi, en CM1. Et qui le plaçait donc juste derrière moi en maths cette année.

J'avais envie de m'affaler sur ma chaise et de laisser reposer ma tête sur le dossier. Mais alors ma queue-de-cheval se retrouverait au-dessus du pupitre de Tristan. Il pourrait de nouveau torturer mes pointes de cheveux, comme Anne l'avait surpris à le faire il y a quelques semaines. Il essaierait probablement d'y coller des chewing-gums. Son meilleur ami au sein du Clan, Dylan Williams, adorait infliger ça aux filles qui avaient les cheveux longs.

Me forçant à rester droite, j'ai étouffé un gémissement, en posant ma tête douloureuse entre mes mains, puis j'ai de nouveau regardé l'horloge fixée au mur. Si seulement je pouvais atteindre la fin de ce dernier cours sans encombre...

— Ça va ? m'a demandé Anne tout bas, en se penchant devant Tristan. Je suis sérieuse, Sav : tu as vraiment une de ces têtes...

— Anne, concentrez-vous sur votre travail, s'est écrié M. Chandler depuis son bureau. Savannah, venez me voir, je vous prie !

J'ai failli riposter : non sans rire, il voulait que je *bouge* ?

Les dents serrées, je me suis levée et j'ai contourné mon pupitre par l'avant pour éviter les jambes de Tristan. J'ai traîné des pieds jusqu'au bureau du prof, en priant pour ne pas vomir sur le petit homme rondouillard.

— Anne a raison, vous avez l'air malade, dit M. Chandler à voix basse. Voulez-vous aller à l'infirmerie ?

Super. Donc tout le monde trouvait que j'avais l'air au fond du trou, aujourd'hui.

— Euh, non merci, ai-je répondu, en évitant d'expirer dans sa direction — j'étais sympa, la grippe est ultra-contagieuse. C'est la dernière heure de cours de la journée : je peux tenir encore un peu. Est-ce que cela vous dérange, si je pose ma tête sur mon pupitre, en revanche ?

— Bien sûr, comme vous voudrez. N'oubliez pas de vous remettre à votre devoir, dès que vous vous sentirez mieux.

De retour à ma place, j'ai enfoui ma tête dans mes bras, quand une vague de frissons m'a assaillie. J'ai alors commis l'erreur de regarder de nouveau l'horloge tout en m'installant un peu mieux — si bien que je n'ai pas vu la jambe tendue de Tristan.

J'ai trébuché contre son pied. Pas moyen de me rattraper. Je n'avais plus qu'à fermer les yeux en me préparant à atterrir face contre le pupitre. Il allait bien se marrer, en racontant ça plus tard à ses précieux amis du Clan.

Au lieu de quoi, des mains puissantes ont empêché ma chute. J'ai entrouvert les paupières, sachant pertinemment qui m'avait sauvée.

Tristan.

Trop fatiguée et malade pour me retenir, je me suis perdue dans ses yeux vert émeraude, qui m'étaient

autrefois tellement familiers. La chaleur qui se dégageait de ses mains traversait mon chemisier et me faisait littéralement fondre.

— Sav, tu es sûre que ça va ? a-t-il murmuré, inquiet.

Dans sa bouche, ce surnom m'a surprise. Il l'avait employé avec un tel naturel, comme si nous étions toujours les meilleurs amis du monde. Comme s'il ne venait pas de passer les cinq dernières années à feindre de m'ignorer.

Ses lèvres d'ordinaire charnues étaient inhabituellement minces. Il avait l'air... furieux. D'avoir eu à me rattraper ? Ou parce que j'avais eu le culot de trébucher contre son pied ?

— Désolée..., ai-je marmonné.

La colère m'a aidée à puiser en moi assez de force pour me redresser.

De nouveau assise, j'ai laissé retomber ma tête sur le pupitre de bois, frissonnante, prise d'une envie de mourir sur-le-champ. Comme si avoir une grippe carabinée pour la première fois de ma vie ne suffisait pas, Tristan était maintenant fâché contre moi parce que j'étais tombée sur lui. Qu'est-ce que j'y pouvais, moi, s'il avait une silhouette de grand Yéti ?

De toute façon, j'étais trop fatiguée pour me mettre vraiment en rogne. J'avais envie d'une seule chose : rentrer à la maison.

Tristan

Savannah Colbert est sans doute la fille la plus têtue que je connaisse. Cela faisait plus d'une heure que je la

voyais frissonner et respirer avec difficulté. N'importe qui d'autre serait rentré plus tôt. Sauf Savannah.

Je voyais bien qu'elle avait les joues rouges, les traits crispés, et qu'elle était recroquevillée sur elle-même.

Si elle avait encore été mon amie, je l'aurais traînée par la peau du cou jusqu'à la voiture de ma sœur pour la reconduire chez elle. Enfin, sauf que le permis ce n'est pas pour demain... Malgré ça, je le ferais. Même s'il est interdit à ceux du Clan de la fréquenter, même si Jacksonville regorge de commères qui surveillent tous mes faits et gestes pour les dénoncer aux Anciens dans les minutes qui suivent.

J'ai maudit le Clan en silence, usant de tous les jurons que je connaissais. Cette bande de sorciers tout-puissants. Je refuse d'être complice de leurs histoires de magie ou de leurs règles stupides sous prétexte que ma famille est à la tête de ces individus avides de domination depuis quatre générations. Chaque minute que je passe éveillé, je dois me concentrer pour contenir mon énergie, pour ne pas déclencher un incendie par accident ou je ne sais quoi encore. C'est épuisant de devoir constamment contrôler ce pouvoir, quand tout ce que je souhaite c'est vivre normalement, jouer au football américain, et intégrer un jour l'équipe nationale. Même pour ça, la magie est à la fois une bénédiction et une calamité. Alors que ceux qui ne sont pas du Clan peuvent se détendre et prendre simplement plaisir au jeu, la magie m'aide à courir plus vite et à frapper les types avec plus de force, mais elle m'oblige aussi à être prudent, pour ne pas leur briser la nuque ou les envoyer valser trop loin quand je leur rentre dedans.

Malheureusement, mes parents ont d'autres plans pour moi, à mille lieues du football américain : ils attendent

de moi que je suive les traces de mon père et que je devienne le prochain chef du Clan. Pour cette raison, j'ai presque dû les supplier pour avoir l'autorisation de jouer. Tous les autres parents du Texas de l'Est auraient sacrifié un bras et une jambe pour que leur gosse joue dans l'équipe de football américain du lycée.

Sans oublier que, à cause du Clan, j'ai aussi dû renoncer à mon amitié avec Savannah. Il m'arrive encore de faire des cauchemars quand je repense au regard qu'elle m'a lancé lorsque je lui ai annoncé que je ne pourrais plus la fréquenter. La douleur sourde que j'ai lue dans ses yeux ce jour-là, comme toutes les fois qu'elle m'a regardé depuis, le Clan en est l'unique cause.

Mais, un jour, d'une manière ou d'une autre, je trouverai le moyen de faire admettre à mon père que je refuse de prendre la relève. Alors je serai libre. Libre de choisir mes amis. Libre de sortir avec qui je veux...

Les dents serrées, je fixais le dos de Savannah. Elle était malade, ça se voyait trop. Elle aurait dû aller consulter un médecin sur-le-champ, au lieu de s'obstiner à rester en cours. Si je ne l'avais pas rattrapée à temps, elle serait tombée dans les pommes.

Soudain j'ai reçu un coup de pied dans la jambe : quoi encore... ? Quand je me suis tourné vers la gauche, j'ai vu qu'Anne Albright me foudroyait du regard.

— Arrête de la fixer, a-t-elle persiflé.

Je lui ai jeté un regard mauvais, en espérant qu'elle allait tourner la tête et me laisser tranquille. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était qu'on me dicte ce que j'avais à faire. Surtout aujourd'hui. Je me suis de nouveau intéressé à Savannah. Anne m'a donné un autre coup de pied, cette garce. La douleur s'est propagée dans

tout mon mollet. J'ai ravalé un autre juron — pourvu que la douleur passe avant le début de l'entraînement.

Depuis son bureau, M. Chandler a tancé Anne :

— Anne, surveillez un peu vos pieds, s'il vous plaît.

Faut-il que je vous demande de sortir ?

Magnifique. Je souriais aux anges.

— Non, monsieur, a-t-elle marmonné, d'un ton assassin.

N'empêche, elle m'a laissé en paix, ensuite.

Quand la sonnerie annonçant la fin des cours a retenti, j'ai bondi de ma chaise, les nerfs aussi tendus que sur le terrain, en plein match. Savannah allait enfin pouvoir rentrer chez elle. Ou plutôt, se rendre chez le médecin.

Anne s'est levée, puis elle est allée réveiller Savannah.

— Hé, Sav, il est l'heure de rentrer.

— Quoi ? a marmonné celle-ci.

Elle avait beau essayer de se lever, ses jambes étaient de plomb.

Je me suis interposé sans plus réfléchir :

— Besoin d'un coup de main ?

— De ta part, non, a rétorqué Anne.

Elle a hissé un des bras pâles de son amie sur ses épaules, pour la soutenir.

— Arrête, tout ceci est ridicule, a maugréé Savannah.

— Quel est le problème, jolie princesse ? a fait Anne.

Allons-y ! Je vais t'accompagner jusqu'à la voiture de ta grand-mère. C'est un long trajet.

Ouais, parlons-en, du ridicule. Elles allaient mettre des heures à arriver au parking, alors que j'aurais pu y porter Savannah en cinq secondes — elle ne pesait probablement guère plus de cinquante kilos. Le vrai problème, c'était les témoins que nous risquions de rencontrer. Les Anciens du Clan — mes parents, en

particulier — l'apprendraient par le téléphone arabe avant que je sois rentré à la maison après l'entraînement.

Je suis donc resté planté là, sans dire un mot, comme un minable de première catégorie, laissant Anne se débrouiller toute seule pour aider Savannah à sortir de la classe. Tout à coup, je me suis aperçu que le sac à dos et les livres de Savannah étaient restés sous son pupitre. Au moins, je pouvais agir sur *ça* sans attirer l'attention du Clan.

Les filles étaient déjà presque arrivées au parking, quand je les ai rattrapées. Elles avaient progressé plus vite que je ne l'aurais cru. Devinant qu'Anne m'enverrait de nouveau paître si j'essayais de l'aider, je me suis tenu quelques pas en arrière.

Anne n'a pas dit un mot, tandis qu'elle aidait Savannah à monter dans une voiture qui attendait, garée près du trottoir.

— Madame Evans, elle est vraiment malade, a-t-elle dit. Je suis quasiment sûre qu'elle a de la fièvre. Elle ne se sentait pas bien à la pause déjeuner, déjà. Elle a dit qu'elle était fatiguée et elle n'a rien mangé.

— Humm. Bien, merci, Anne. Je vais la ramener chez elle. Je m'occupe de tout, a ajouté la grand-mère de Savannah avec un sourire.

Je lui ai jeté un regard furtif. Elle avait l'air d'une vieille dame adorable, avec ses pommettes saillantes toutes roses. Quand elle a levé les yeux vers moi, je me suis redressé. Cette femme avait des yeux de lynx. J'étais prêt à parier que Savannah ne devait pas en mener large, chez elle. Une mamie, d'accord, mais qui ne lui passait sûrement rien.

— Voilà ses affaires, ai-je dit à Anne, en lui tendant le sac à dos et les livres de Savannah.

Elle m'a regardé avec défiance, avant de me les arracher des mains pour les poser sur les genoux de Savannah.

Cette dernière n'a pas bougé.

J'ai attendu que la voiture quitte le parking, puis j'ai fait demi-tour en direction du gymnase.

— Hé!

La voix d'Anne m'a figé sur place. Je lui tournais toujours le dos quand elle m'a rattrapé.

— Tu peux m'expliquer pourquoi tu as fait ça ?

Ne sachant quoi lui répondre, j'ai préféré hausser les épaules.

— Tu sais, si tu veux essayer de faire croire aux gens que tu es sympa, il vaut mieux avoir des témoins, pour cela, en général.

— Peu importe, lui ai-je rétorqué un peu sèchement.

Elle a marmonné quelque chose comme « egocentrique ».

Décidément, Savannah avait bien mauvais goût pour choisir ses amies, ces derniers temps. J'ai levé les yeux au ciel et je suis parti.